

MAITRE COX

C'est une vaste plaine à demi-sauvage, fermée au loin par des montagnes bleues et où flambe un terrible soleil d'été ; les fermes construites en bois et entourées de profonds bosquets paraissent endormies et les géraniums en liberté, les warratahs et les léopards...

La ville, assez lointaine, est toute en joie, les boutiques sont décorées de fleurs, les plum-puddings s'étaient sur les devantures, à côté des dindons sauvages, rôtis et dorés, avec les raisins, les mangues juteuses, les bananes en grappes ; et la colonie en fête se dispose à célébrer saintement et gastronomiquement l'inoubliable Christmas. Quel beau mois de décembre ! se disent avec conviction les promeneurs. Et, en effet, pour l'Australie notre vaste antipode, le brumeux et glacial mois de décembre est un éblouissant mois d'été, riche en fruits si nombreux qu'on donne souvent les pêches à manger aux porcs et aux chevaux.

Joe Cox et Walter Ferguson faisaient la sieste dans leur ferme, aux environs de la cité. Il y avait longtemps qu'ils exploitaient ensemble ces vastes terrains fertiles ; mais Joe possédait la plus grande partie de la fortune et il songeait à se retirer des affaires. Walter, sec, nerveux et rouge de cheveux, n'avait guère que trente-cinq ans. Joe, replat et pacifique, les traits ronds, dépassait la cinquantaine. Très unis en apparence, ils menaient de

front, avec gaieté, leurs grands travaux de plein air, de plantations et leurs plaisirs salubres de colons. C'était souvent qu'ils se joignaient à des familles nombreuses pour aller, le soir, en été, au clair de lune, faire des pique-niques dans les bois d'eucalyptus et aller jouer ou entendre la comédie de société dans le grand silence nocturne.

Comment Joe et son fidèle intendait passer-ils Noël ? On ne le sait. Walter avait décliné toute invitation ; Joe l'avait limité, et, quelques jours après, les passants remarquèrent que leur maison était close. On en conclut qu'ils étaient partis en voyage de délassement, pour Sydney ou pour l'Angleterre, et que leurs affaires allaient sans doute très bien.

L'été continuait à rayonner, les nuits étaient bleues, transparentes, chargées de parfum. Par une de ces belles soirées, un groupe joyeux de colons passait devant la maison de Joe Cox. Tout à coup l'un des promeneurs dit aux autres : — Tiens, maître Cox est revenu ! Et en effet, devant la porte close de la maison, qui n'était séparée de la route que par une palissade très légère, Joe, assis sur un banc de bois, son chapeau de paille sur la tête, balançait les jambes lentement, les yeux fixés à terre, comme quelqu'un qui attend.

— Bonsoir, maître Cox, fit un des jeunes gens. La bande répéta le salut avec gaieté. Cox ne leva pas la tête. — Il n'est pourtant pas sourd, reprit un gros garçon tout réjoui. Et il s'approcha de la maison en criant : — Nous vous souhaitons bonne nuit ! Cox, balançant ses jambes, ne leva pas la tête. Le garçon ouvrit la porte à claire-voix, suivi de ses compagnons ; mais, à peine arrivé à quelques mètres de Joe, il s'aperçut avec horreur que l'homme, pur fantôme, n'était qu'une vague transparence,

laquelle s'évanouit rapidement comme une fumée, à l'approche des êtres vivants. Les colons reculèrent en masse, frappés d'épouvante, jusqu'à l'autre bord de la route. La maison déserte se taisait. Joe avait disparu. Quelques-uns proposèrent d'entrer, mais personne n'osa. Il fut résolu qu'en présence d'un mystère possible on avertirait la justice sans retard.

— Comme si la justice pouvait s'occuper de fantômes ! dit un plaisant. Elle n'arrive déjà pas à satisfaire les vivants. Malgré cette saillie, les groupes restèrent sombres et s'enfoncèrent dans la nuit en chuchotant avec une solennité mélancolique. Le lendemain, vers midi, le coroner se transporta à la maison de Joe avec quelques magistrats ; on fit ouvrir les portes, mais rien ne se trouva qui fût anormal. La maison vide avait un aspect rangé et tranquille, tout paraissait être à la place ordinaire, et l'exploration complète du logis n'apporta aucune découverte.

— Ces promeneurs ont rêvé, dit gravement le coroner. Et il se retira avec sa suite. Quelques jours après, par une nuit aussi bleue, des colons du voisinage qui revenaient d'un pique-nique nocturne, approchaient de la maison de Cox. Ils poussèrent un grand cri. — On dit, fit l'un d'eux, que le bonhomme est revenu, ou du moins son fantôme. — Je serais bien curieux de voir cela, s'exclama un professeur sceptique, qui se moquait perpétuellement des choses de l'au-delà.

Ils arrivèrent au même moment devant la porte à claire-voix. Debout contre la maison, les bras croisés et la tête penchée vers la terre, Joe apparut. Les colons, sans paroles, ne l'interpellerent pas ; lui, resta immobile. Puis, au bout de quelques moments et comme s'il lui avait suffi de se faire voir, il se grêa lentement, semblable à une buée

mourante, laissant voir à travers lui-même peu à peu, le bleu de la maison déserte. Enfin, moins distinct qu'une poussière d'eau très divisée ou qu'une impondérable épouvante des passants. — Ma foi dit l'un d'eux d'une voix peu assurée, il y a quelque chose de grave sous tout cela ! Le professeur voulut esquisser unethéorie de l'hallucination collective, mais il ne rencontra pas d'auditeurs ; lui-même, du reste, sentait son cœur battre étrangement et son esprit était troublé par les pressentiments d'un mystère de spiritualité.

Le coroner était cependant venu ! dit l'un d'eux. — Cela ne suffit pas. — Que ferez-vous de plus ? — J'ai mon idée. — Et laquelle ? — J'amènerai demain les traqueurs ! Le lendemain, en effet, trois nègres étaient là, l'œil vif, luisant comme du bronze, silencieux et tout prêts à faire leur étrange métier. Ce sont eux qui, parails à des chiens, marchant à quatre pattes, et flairaient avec une rapidité sûre l'odeur humaine, aident à retrouver les traces des enfants perdus dans les bois, où des colons disparus. Ayant développé à un degré excessif leur puissance olfactive, possédant aussi l'instinct de la direction comme les pigeons voyageurs ou certains quadrupèdes, ils sont donc supérieurs à bien des civilisés, par des qualités réputées inférieures et que pourtant l'homme des villes, malgré ses trésors de science, ne pourra jamais acquérir.

Le colon qui les avait amenés leur dit quelques mots, et après avoir tâtonné un moment autour de la maison, en humant la terre, ils partirent dans les bois. Ils allaient assez vite, et les colons les suivaient dans la campagne verte, comme le chasseur suit les chiens d'arrêt dans les plaines.

Enfin, après avoir trotté une heure sous un soleil ardent, à travers les orangers, les fraisières, les ananas et les grenadiers, ou sous les eucalyptus et les bunyassés feuilles plates terminées en aiguilles, ils débouchèrent près d'une mare verte, au miroir terni par d'énormes lentilles d'eau, et d'où la plaine solitaire se découvrait à une grande distance, superbement fertile. Les trois nègres se relevèrent et indiquant l'eau, d'un même geste, ils dirent : « C'est là ! » L'un d'eux se jeta dans la mare, plongea, et au bout de quelques minutes ramena sur la berge le corps, déjà vert et décomposé, de Joe Cox, tout habillé de blanc et qui avait à la tête une large blessure, béante.

— C'est Walter Ferguson qui l'a assassiné ! dirent les colons ; et tous, pleins de vénération posthume et d'horreur, transportèrent religieusement le corps à la maison. Le bruit du crime se répandit rapidement, on chercha Walter et par-tout on donna son signalement ; mais détectives et coroners s'agitèrent en vain. L'opinion se répandit même qu'il avait été victime aussi d'assassinat ; pourtant les traqueurs noirs mis en campagne ne découvrirent aucune piste. De nouvelles perquisitions opérées, dans la maison, amenèrent chez les magistrats la certitude que la plupart des titres et valeurs de Joe avaient disparu.

L'affaire suivit son cours, lentement, avec la méthode sûre et froide des caractères anglais. Après les funérailles du colon, la maison fut tranquille ; on s'en éloignait la nuit, mais bien inutilement, car jamais plus son fantôme blanc n'apparut dans le silence des belles nuits bleues. Joe dormait en paix sous un magnolia, dans le cimetière fleuri et touffu de la cité. Quelque temps après, en Angleterre, Walter Ferguson, élégant et plein de sourires, se prélassait tout seul dans un loge de théâtre. Digérant en paix du pale ale nouveau,

du gin très vieux et des beefsteaks choisis, il suivait avec une attention réelle les péripéties de la pièce, quand tout à coup des flamèches tombèrent sur la scène et presque instantanément le théâtre se mit à flamber. La panique et la bousculade furent soudaines et horribles et dans l'embrasement des portes, dans l'obscurité des couloirs où le gaz venait de s'éteindre, des écrasements barbares de femmes et d'enfants furent accomplis par de parfaits gentilement égarés.

Walter avait voulu ouvrir sa loge, mais un détraquement de la serrure, ou une poussée extérieure empêcha absolument la porte de céder à ses efforts de désespéré. La flamme et la fumée envahissaient la salle ; il étouffait. Après quelques minutes de grincements de dents et de rugissements, il parvint, dans une explosion de rage suprême, à enfoncer l'obstacle et se trouva dans le couloir obscur au bout duquel, houleuse et hurlante, se pressait la foule vers un escalier à peine éclairé. Il se précipita vers la sortie ; mais, étai-ce un jeu de son imagination affolée, il trouva devant lui, souriant et terrible, Joe Cox, ou du moins son apparence spectrale, qui semblait lui barrer le chemin. Sa victime, avec un rictus étrange, lui montrait la blessure saignante de sa tête, et du geste lui commandait de rester dans le théâtre.

Walter, la gorge sèche de terreur, aveuglé déjà par la fumée, et respirant à peine, mais dominé par l'instinct de la conservation, se précipita en avant pour renverser le spectre. Il passa, sans nul effort, au travers du double aérien de Joe ; mais à ce moment, dans un bruit pareil à une tonitrue de charge d'artillerie, les plafonds fumants s'ébranlèrent sur lui, pendant qu'au dehors la foule sautait de cris d'horreur le redoublement d'éclatelles lumineuses que cet effondrement nouveau avait fait jaillir du brasier féérique et épouvantable.

Charles GRANDMOUGIN.

COMMERCIAL COTONS NEW-YORK, 20 décembre. Liverpool, 21 décembre. LE HAVRE, 21 décembre. CAFÉS LE HAVRE, 21 décembre.

HUILES, GRAINES ET TOURTEAUX LILLE, 21 décembre. PARIS, 21 décembre.

CEREALES & FARINES PARIS, 21 décembre.

SUCRÉS LILLE, 21 décembre.

MERCURIALES DIVERSES PARIS, 20 décembre.

ALCOOLS PARIS, 21 décembre.

BOURSE DE BRUXELLES DU 20 NOVEMBRE

LA FIN D'UN MONDE Avis au Commerce et à l'Industrie

SUIFS Paris, 20 décembre.

MARCHÉS D'AMÉRIQUE NEW-YORK, 20 décembre.

COURS DU CHANGE PAPIER LONG CHANGES

On reçoit dans les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX des annonces et insertions de tous genres, pour tous les journaux du Nord, de Paris, du reste de la France et de l'étranger, sans aucune augmentation de prix.

LEÇONS Un professeur, habile et expérimenté, se met à la disposition de familles, pour les langues anciennes, le français, la littérature, l'histoire, la géographie et la chronologie méthodique.

EMPLOI On demande un employé au courant des affaires d'une maison de commission, connaissant la langue anglaise, pouvant faire de la correspondance et des voyages.

AVIS DIVERS RÉPUBLIQUE FRANÇAISE VILLE DE ROUBAIX Appropriation des combles

ADJUDICATION Le devis s'élève à la somme de 4,197 fr. 69 y compris celle de 881 fr. 61 pour dépenses imprévues.

A LA CONFIANCE Rue de France, 83, Roubaix Grande baisse de prix

C° DU GAZ DE ROUBAIX pour l'éclairage LE CHAUFFAGE & LA FORCE MOTRICE Cuisine par le gaz

TRADE LISTS OF ALL COUNTRIES IN 40 VOLUMES Leuchs

UN HOMME marié, 30 ans, connaissant à fond l'achat des laines, le lavage, le carbonnage et la filature de cardés, demande place de directeur dans filature de cardés.

EN VENTE à la Librairie du Journal de Roubaix L'ARBORICULTURE PRATIQUE orné de plus de 100 gravures très soignées

LA FIN D'UN MONDE Par EDOUARD DRUMONT

VOITURE PLIANTE Cette carriole à bras dont les traverses et l'essieu sont articulés, se plie très facilement pour passer par les portes les plus étroites et se loger dans le plus petit coin.

IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE-LIBRAIRIE Alfred REBOUX ROUBAIX, 17, RUE NEUVE, 17, ROUBAIX Cartes de Visites

Beau choix de papier à lettres Une jolie boîte de papier anglais, 50 feuilles et 50 enveloppes, nuances assorties, au prix de 4 francs.

AGENDAS INDUSTRIELS

Maison spéciale pour Pompes Funèbres COURTOT-UYTTENHOVE DÉCORATEUR

CACAO PUR SOLUBLE VAN HOUTEN remplaçant avantageusement tous les Chocolats

COMPAGNIE des Messageries Maritimes

AGENCE DE VOYAGES

AGENCE DE VOYAGES

AGENCE DE VOYAGES